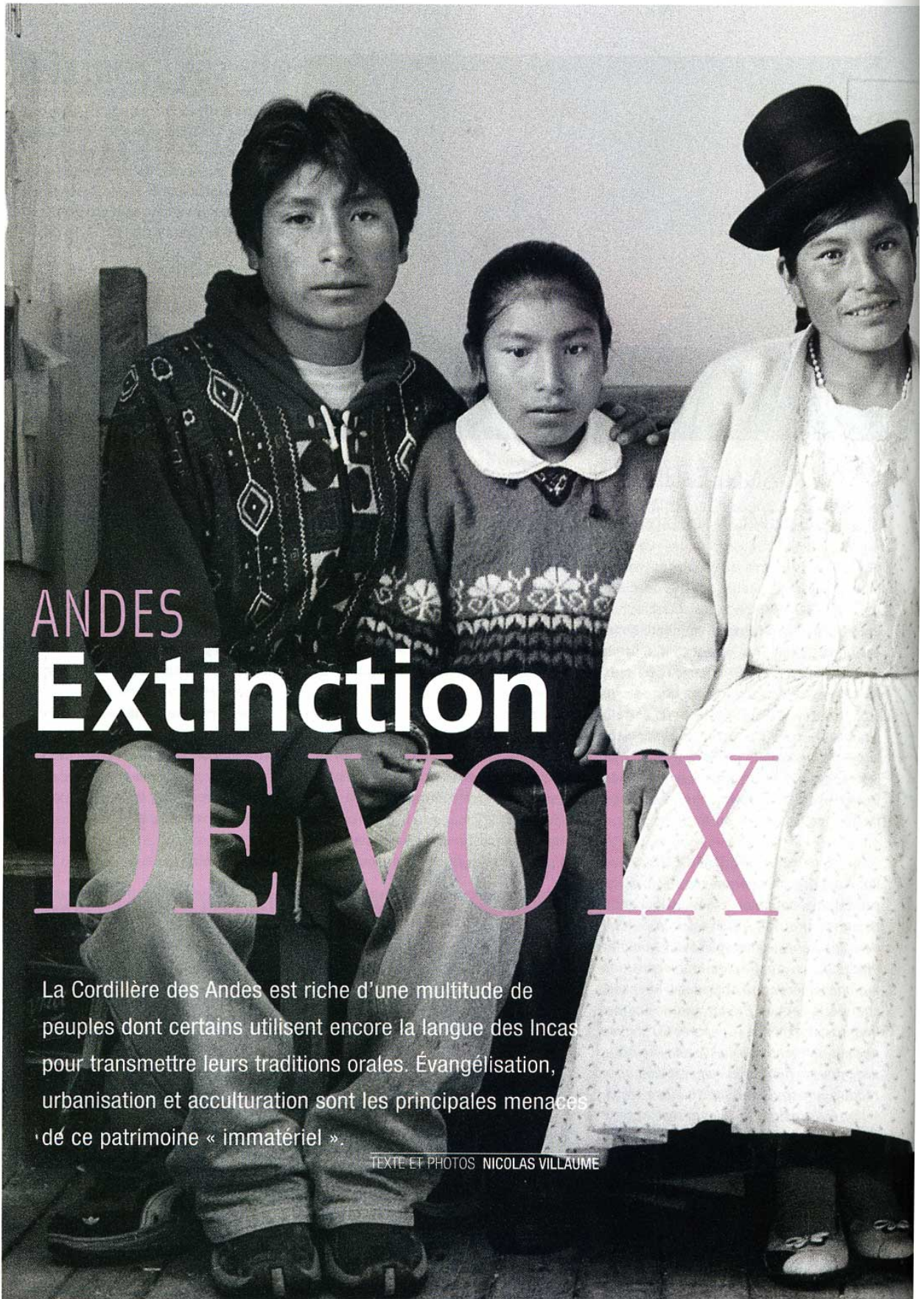




Dossier « Extinction de voix »

Magazine Grand reportage – Dec 2005

www.conversationsdumonde.net



ANDES
Extinction
DEVOIX

La Cordillère des Andes est riche d'une multitude de peuples dont certains utilisent encore la langue des Incas pour transmettre leurs traditions orales. Évangélisation, urbanisation et acculturation sont les principales menaces de ce patrimoine « immatériel ».

TEXTE ET PHOTOS NICOLAS VILLAUME



La famille Mamani Cari, originaire de l'île d'Amantani, (lac Titicaca) au Pérou. Une communauté qui défend, mieux que d'autres, sa culture et son patrimoine.



«LE DORTOIR DU DIABLE

Aurelia, communauté Buenaventura, Salar de Uyuni, Bolivie

« Les gens savent, et ils ont peur... On dit que du volcan Tunupa descendent les petits diables ; ils traversent le désert de sel en passant par mon île (Inca Huasi) pour aller jusqu'à Quincha, car c'est leur chemin de promenade. Ceux qui les ont vus ne peuvent plus parler, ils sont comme muets. On dit qu'ils ressemblent à des petits êtres avec des cheveux à moitié rouges et de grandes dents. On me demande souvent pourquoi je continue à vivre dans cette île. On dit que cet endroit va me prendre mon mari, on dit que je ne vis pas sur une île mais plutôt dans le dortoir des petits diables... »

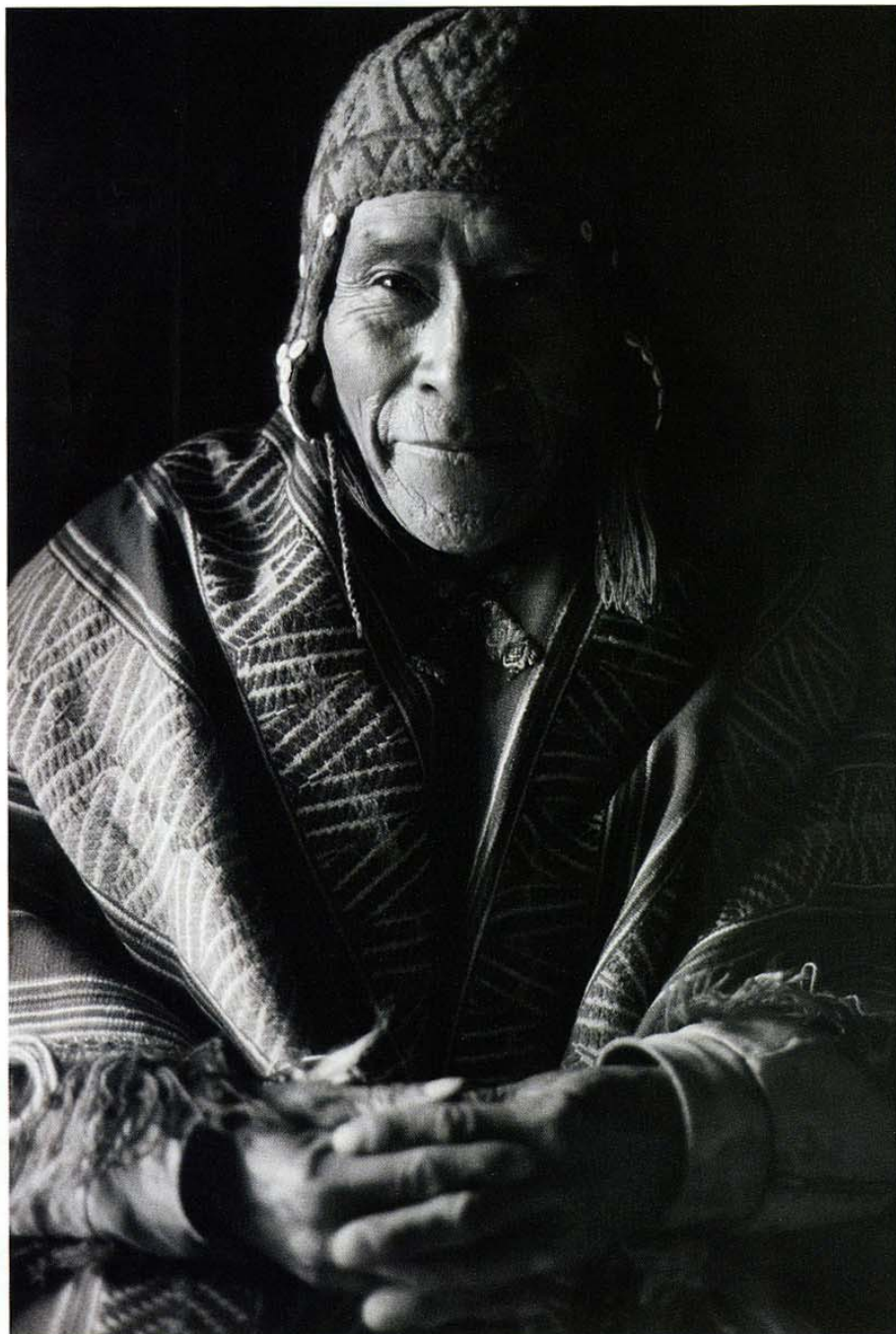
LES HABITS NEUFS DE LA SORCIÈRE

Natulia Oralla dit « Manato », Villarica, Colombie

« Les sorcières sont là ! C'est juste que les gens n'y croient plus. Mais elles existent ! Elles peuvent prendre plusieurs apparences, comme celle d'un animal. Souvent d'une vache, avec une sorte de lasso qui traîne par terre. Les hommes qui croisent cette vache sans propriétaire cherchent souvent à l'attraper ; ils suivent le lasso en essayant de le prendre. Ainsi la sorcière déguisée en vache les attire vraiment où elle veut et les emmène doucement dans son repaire. Quand un homme parvient enfin à attraper le lasso, il croit qu'il a gagné une vache mais en fait, le lasso, ce n'est pas une corde, c'est une tripe de la sorcière ! Et là, il se rend compte qu'il s'est trompé. Mais c'est trop tard... »

LES HISTOIRES
TRANSMISES
PEUVENT
INSPIRER LES
NOUVELLES
GÉNÉRATIONS
EN OFFRANT
DES SAVOIRS
PRATIQUES SUR
UN UNIVERS
PARTICULIER





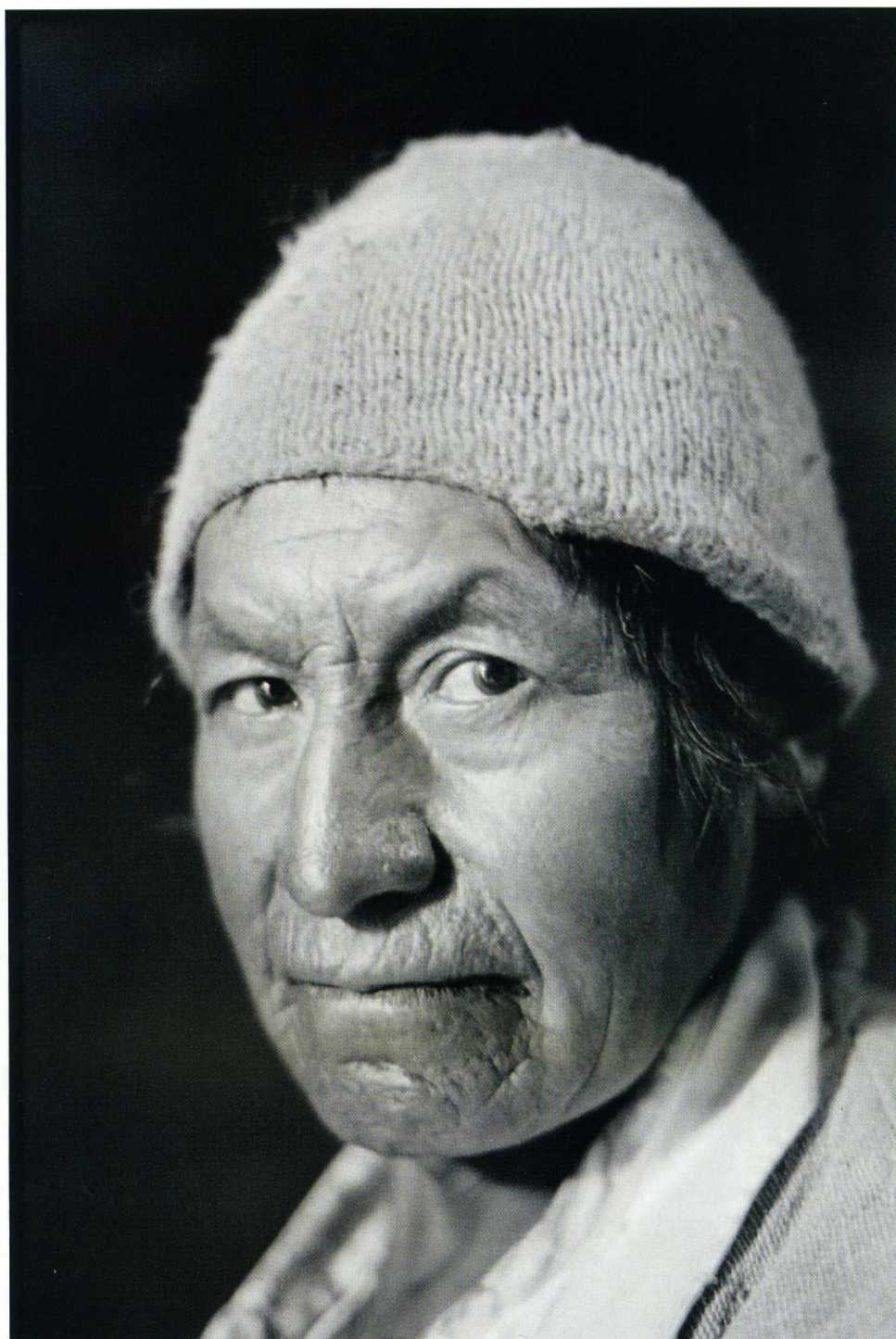
UNE NOUVELLE RELIGION

Florencio Chilihuan Condori,
Annexo Pukarumi, Pérou

« Avant, j'étais très malade, je ne mangeais pas et buvais toute la journée. J'ai demandé à plusieurs sorciers de me guérir, de trouver une solution. Mais rien ne se passait. C'est pour

cela que je me suis converti en évangéliste. Au début c'était dur car ils m'ont pris mes biens, mais maintenant le Seigneur Divin m'apporte beaucoup. J'ai de nouveau des alpagas blancs et mes affaires vont mieux. Je ne fume plus

ni ne mâche la coca, je ne parle plus dans les assemblées de la communauté, la Bible dit que je ne dois plus parler... »



PIÉGER LE CONDOR

Lucio Sueldo Huelca, communauté Choqueca, Apurímac, Pérou

« Il existe des Apus (dieux protecteurs associés aux montagnes) qui protègent les condors, on doit donc faire des paiements aux Apus pour avoir le droit de capturer un condor. Les offrandes sont par exemple des feuilles de coca,

de l'alcool, des cigarettes... Une fois que l'on a obtenu ce droit, on organise le piège. Il faut d'abord tuer un vieux cheval et l'enterrer pendant une semaine au moins. Quand il est bien pourri, on le ressort et on le met dans un trou peu profond mais assez large pour que des hommes puissent se cacher dedans. Ils attendent sans

bouger avec le poncho sur leur tête. Après plusieurs jours, les premiers condors sentent la viande pestilentielle et se rapprochent doucement. Puis ils viennent et se mettent à manger tellement qu'ils sont comme souls et n'arrivent plus à voler. Alors les hommes se lèvent rapidement et les attrapent avec leur poncho... »

COMMENT GAGNER LA GUERRE ? >>**Nazarío Turpo Condori, Anexo Pacchenta, Pérou**

« Les anciens racontent comment ils ont été sauvés par l'Apu Ausangate lors de l'arrivée des envahisseurs espagnols. Les chamans, en ce temps-là, parlaient directement avec l'Apu à travers les tables d'offrandes. L'Apu leur dit qu'il fallait attirer l'armée ennemie près du Yanacocha – lac noir en quechua – et qu'il s'occuperait du reste. Effectivement, quand les Espagnols se trouvèrent près du lac, avec toutes leurs armures et leurs matériels, l'Ausangate déclencha une énorme pluie de grêle. Puis, au milieu du tonnerre qui grondait, il descendit en trombe de sa montagne sur le dos d'un immense cheval blanc. Maître des vents, il souffla si fort sur les envahisseurs que ceux-ci se noyèrent dans le lac Yanacocha. C'est pourquoi l'Apu Ausangate porte aussi le nom de "gagneur de guerre"... »

L'UNION FAIT LA FORCE**Santiago Ramos Pantoja, Chontayoc, Pérou**

« Il était une fois une famille où les sept enfants n'arrêtaient pas de se disputer. Ils ne s'entraidaient jamais, étaient distraits et n'écoutaient jamais leurs parents. Un jour, lassés de cette situation, les parents les réunirent tous ensemble pour leur montrer quelque chose. Le père donna à chacun des enfants un petit bâton de bois tout fin. Il leur demanda de les casser. Tour à tour, chaque enfant rompit en deux le bâton très facilement. "Bien", dit le père. Il reprit sept autres bâtons de la même taille mais cette fois, il les attacha ensemble avant de redemander à ses enfants de tenter de les casser. Aucun d'eux n'arriva à rompre les bâtons, car ils étaient joints et unis. Alors le père ajouta : "Si vous voulez être heureux et forts, il faut être unis. Ne l'oubliez pas..." »



LE LANGAGE
 JOUE UN RÔLE
 VITAL DANS
 LE MAINTIEN
 DE L'IDENTITÉ
 CULTURELLE
 ET DANS LA
 SOLIDARITÉ
 DU GROUPE
 ETHNIQUE



En 2004, la petite Vilma – communauté Poques au Pérou – était coiffée de son chapeau traditionnel. Aujourd'hui, elle porte dorénavant une casquette d'une grande marque de sport américaine, made in China...

« **Y**arpayey keyta llapan kaweyniki-kunachow... » « **Rappelez-vous de ceci toute votre vie...** » C'est avec

ces mots que Nazario termine son histoire. Il reste là, assis, les yeux bien ouverts et le coin des lèvres verdi par plusieurs heures de mastication de la coca, élément essentiel à toute conversation, à tout échange. Mais il parle avec tristesse, car il sait qu'il est sans doute le dernier à connaître vraiment l'histoire de l'Apu Ausangate, le gagneur de guerre. Nazario Turpo Condori vit au Pérou, dans la petite communauté Pacchenta, à près de 4 500 mètres d'altitude. Sa maison se trouve au pied de l'imposante montagne Ausangate, le plus haut sommet de la région de Cuzco. J'ai pu le rencontrer après avoir laissé des messages aux radios locales, car les paysans ne partent jamais travailler leurs champs sans emporter leur petite radio ; une manière efficace de rester en contact avec la communauté. La chance a voulu qu'il m'entende et accepte de m'accueillir chez lui pour raconter quelques légendes de ses montagnes.

Sur cette grande chaîne montagneuse, les traditions orales sont historiquement puissantes. N'ayant pas de registre écrit, chaque communauté possède un ensemble de récits, contes et légendes propres à leur zone géographique. Le lien existant entre la diversité culturelle et la biodiversité met en évidence la culture comme reflet de la variété et des caractéristiques d'un lieu, sa faune, sa flore, son histoire... Ainsi apparaît essentielle la transmission des savoirs et des expériences pour aider les prochaines générations à évoluer dans un environnement souvent difficile.

Bien sûr, ces récits se transforment à travers les générations. La culture orale est dynamique et évolue en fonction d'un contexte changeant. Mais ce qui permet la conservation de ces traditions, c'est leur fonction au sein de la communauté. Elles s'ordonnent dans une utilité reconnue : par exemple les cérémonies de « paiements » - offrandes - à la terre mère, la *Pachamama*, vont favoriser une bonne récolte. Dans le cas d'une sécheresse prolongée, les anciens vont organiser une série de rituels transmis par leurs ancêtres pour améliorer la situation, comme l'explique Gueri Chiquimia, anthropologue bolivien : « *Ils envoient les enfants demander l'arrivée de la pluie pendant toute une journée au pied des cielitos - sortes de petits monticules de pierre - qui entourent le village.* »

Ces mêmes anciens dirigent aussi les cérémonies d'échange d'eau entre des lacs parfois situés à des centaines de kilomètres de distance, pour dynamiser la fertilité des sols et faire en sorte qu'il y ait plus de pluie dans les jours à venir. Des techniques de chasse particulières, comme nous raconte Lucio Sueldo, avec les condors de l'Apurímac (cf. p. 78), aux morales que Santiago Pantoja raconte à ses neveux (cf. p. 79), ces traditions bien ancrées contribuent à unifier un village et renforcent les liens entre les individus. Elles sont composées de croyances profondes qui sont autant de points de repère, de lignes de conduite que la communauté peut suivre, une façon ancestrale de capitaliser sur l'expérience et la sagesse des anciens. Néanmoins, depuis plusieurs dizaines d'années, une notion nouvelle d'individualisme vient isoler les membres d'un même village, et par ricochet, met gravement en danger les traditions orales andines. On sait historiquement que les différents affrontements à travers le temps ont considérablement contribué à la diminution des traditions orales. En effet, la perte d'une vie humaine entraîne directement la perte

d'un vecteur de transmission du savoir. Au Pérou, de nombreuses connaissances ont disparu à la suite d'exterminations de population. À l'époque de la colonisation espagnole, c'est un fait, mais le début du XXI^e siècle est aussi marqué par de violents affrontements entre les propriétaires terriens tout-puissants faisant face aux soulèvements des paysans exploités. Plus récemment, les affrontements entre l'armée et les groupes révolutionnaires comme le Sentier lumineux ont aussi occasionné de nombreuses victimes, paysans pour la plupart. Dans un souci compréhensible de sécurité, la population s'est réfugiée dans les villes. Coupées physiquement de leurs terres et de leurs communautés, de nombreuses personnes se sont tournées vers d'autres modes de vie, influencées par des cultures étrangères qui s'ancrent plus facilement en zone urbaine.

Aujourd'hui, la migration continue, mais c'est pour chercher du travail en ville que les jeunes désertent les communautés. Ce qui a d'ailleurs pour effet immédiat de créer des banlieues immenses autour des principales capitales. Comme la fameuse *ciudad El alto* surplombant La Paz ; un incroyable chaudron bouillonnant où se regroupent des millions de paysans déracinés à la recherche d'une nouvelle vie. En 1950, la Bolivie comptait un quart de sa population en zone urbaine ; aujourd'hui, on frise les trois quarts... Cette désertification des campagnes entraîne un vieillissement de la population des communautés. Les anciens se retrouvent souvent seuls et sans « public » pour les écouter.

Autre cause d'affaiblissement des traditions orales : les réformes agraires. L'exemple bolivien est particulièrement frappant, comme le souligne Gueri Chiquimia : « *Depuis la réforme de 1952 et la mise en place des titres de propriété répartissant les terres par famille de paysans, on assiste à un sentiment nouveau au sein des communautés : l'individualisme.* » Car cette

« UNE CULTURE SURVIT QUAND ELLE A SUFFISAMMENT CONFIANCE EN SON PASSÉ ET ASSEZ DE CHOSES À DIRE DANS SON FUTUR POUR MAINTENIR SON ESSENCE ET SON ESPRIT » WADE DAVIES

appropriation de la terre cultivable se traduit par une baisse flagrante de l'entraide traditionnelle entre paysans d'une même communauté. La pratique de l'Ayni – « *Hoy por ti, mañana por mi* », « *Aujourd'hui pour toi, demain pour moi* » – où les familles viennent aider un voisin à cultiver son champ, et réciproquement, se fait plus rare.


Les terres n'appartiennent plus à un groupe mais à un individu ; les parcelles sont divisées et cette division transparaît au sein de la communauté. Pourtant, les difficultés d'une agriculture en haute montagne étaient justement palliées par ce système d'entraide communautaire efficace. On trouve paradoxalement des terres qui aujourd'hui sont laissées à l'abandon car une famille seule n'a pas la capacité de les travailler. Cet individualisme agricole ne favorise pas la diffusion de la tradition orale : les personnes étant isolées perdent de plus en plus l'habitude de se retrouver et d'échanger des histoires. Certes, il y a encore des moments forts où la tradition intervient justement pour réunir à nouveau les familles, notamment au moment des fêtes des récoltes ou de fin d'année. Mais là encore, les occasions de se réunir diminuent car après la division agricole, on assiste aujourd'hui à une division spirituelle puissante due à prolifération des sectes et de nouvelles religions.

Population pauvre et en demande, les paysans des Andes sont des « cibles » faciles pour les très nombreux cultes qui envahissent l'Amérique latine depuis plusieurs décennies. La religion catholique, plus ancienne, a su s'adapter aux croyances des natifs. Les nouveaux cultes, eux, sont

plus radicaux. Leur influence est très forte et les comportements des natifs changent : « *Je ne parle plus dans les assemblées de la communauté, la Bible dit que je ne dois plus parler...* », nous explique Florencio (cf. p. 77). Cette nouvelle division spirituelle se ressent fortement dans les relations entre individus et accélère ce sentiment d'individualisme : ce n'est pas la communauté tout entière qui sera « sauvée », mais l'individu. De même, elle contribue à la perte d'attention aux rituels andins alors que ces cérémonies traditionnelles, cette relation à la terre mère, les offrandes aux Apus... constituent les bases des traditions orales andines. « *La terre n'est pas une chose morte, elle est vivante, elle possède un cœur, elle a besoin d'aliment pour se nourrir. D'où la nécessité de lui faire des offrandes pour qu'elle se porte bien* », affirme Nazario.

Carmen Escalante, anthropologue péruvienne, souligne que les paysans migrant dans les villes emportent souvent avec eux une partie de leurs rituels, de leur culture liée à leur terre d'origine. Une manière de recréer un esprit de communauté au sein même d'un immeuble. Ce concept rejoint

l'idée de migration flottante : les indigènes qui se retrouvent en ville ne coupent pas totalement les relations avec le « Campo ». Ils y reviennent fréquemment. Mais alors, quid des prochaines générations qui seront habituées à la ville et qui n'auront connu que celle-ci ?

Nazario, lui, a trouvé sa réponse : le soir près du foyer, lorsque la famille partage une soupe de *chuño* aux oignons, il prend le temps d'expliquer à ses enfants pourquoi il faut se souvenir des histoires des anciens. Car il sait que dehors, perché à plus de 6 000 mètres, l'Apu Ausangate veille sur lui... 

Le constat est sans équivoque : un langage disparaît toutes les deux semaines sur notre planète. Nicolas Villaume, qui signe ce reportage, est le fondateur de Conversations du monde, organisation ayant pour objectif la sauvegarde et la diffusion des traditions orales en danger dans le monde pour nourrir et renforcer les communautés dont elles sont issues. Conversations du monde travaille notamment sur la réalisation d'expositions multimédias itinérantes dans les pays concernés et l'utilisation d'Internet pour sensibiliser les nouvelles générations à la richesse de leur tradition orale ancestrale. Plus d'informations sur www.conversationsdumonde.net



En Bolivie, dans la région de La Paz, le bien nommé Nevado Condoriri – montagne condor – rappelle la forme du rapace éponyme, ailes déployées et tête tournée vers l'Est.